



L'« écuycade » : l'aventure des explorateurs de l'âme.

Les nécessaires “initiations”

par

Pierre-Yves Albrecht



Ancien professeur de philosophie, Pierre-Yves Albrecht est devenu éducateur. Pour combattre la toxicomanie, il a fondé les Foyers des Rives-du-Rhône et élaboré une thérapie originale : la pédagogie initiatique. Par degrés, par l'harmonisation du corps, du cœur et de l'esprit, celle-ci favorise la conciliation avec soi-même, permet d'accéder à la profondeur de son être et d'entrer dans un processus de transformation. C'est l'initiation, la naissance à l'homme intérieur, l'homme complet, évoquée par toutes les traditions mais qui a disparu depuis des siècles dans la société occidentale. Et ce philosophe thérapeute a donc dû restaurer des rites de passage : constitution d'une famille, avec son histoire, son mythe, expérience d'une philosophie vécue.

Une voie qu'il propose désormais à tout individu en quête de liberté, pour développer sa conscience, se connaître pleinement, réintégrer l'unité avec soi-même, le cosmos, et mettre en œuvre la Sophia des Anciens. Une idée dont la dimension pédagogique s'incarne, notamment, par des marches dans le désert, le lieu par excellence où l'on est confronté à soi-même.

Les photos qui illustrent l'article ont été prises lors des marches d'initiation dans le désert.

Qu'est-ce que l'initiation ?

L'homme « normosé » vit la plupart du temps à l'extérieur de lui-même : il gravite à la circonférence de son être. Toute initiation a pour objectif de le recentrer. Le postulant se rapproche de son centre/noyau par degrés et les initiations elles-mêmes se distribuent par étages successifs amenant l'individu progressivement à une connaissance et à un approfondissement plus radical de soi. Aux Foyers, nous basons notre pratique initiatique sur l'anthropologie indo-européenne inlassablement décrite par Dumézil dans ses ouvrages et affirmée auparavant de manière très explicite dans la *République* de Platon. En gros, cette première insiste sur l'harmonisa-



Le rituel de l'archer, central dans la vie aux Foyers. L'archer se dresse hors de lui-même pour devenir homme debout, nouvel homme...

tion nécessaire, pour obtenir le bonheur, de trois fonctions de l'âme, formatrices de « l'homme complet » – la justice, le courage, la tempérance –, trois vertus qui, dans leurs manifestations variées, produisent trois types d'humanité incarnés dans le magicien/juriste, le chevalier, le paysan. L'harmonisation de ces trois fonctions octroie le titre de roi, à savoir la reconnaissance d'être devenu un homme complet, « car en lui chacune de ces fonctions remplit le rôle qui est le sien, tant par rapport à l'autorité que par rapport à la sujétion » déclare Socrate. Remplir le rôle qui est le sien ? Cela veut dire au niveau de la cité : que le sage magi-

icien assume la connaissance et en soit le pilote, que le guerrier en prenne la défense par son courage et ses stratégies, que le paysan en règle la prospérité par la fécondité de ses récoltes. Plus prosaïquement : que l'homme gouverne sa cité symbolique organisée en corps, cœur et esprit.

Pour son opération, le processus initiatique requiert une modification des états de conscience : on n'entre pas dans un nouvel état d'être par la conscience de veille.

Nombre d'auteurs ayant traité le sujet constatent que toutes les expériences initiatiques, par la percée qu'elles opèrent dans la substance du monde, modifient la perception normale de la conscience de veille. En fonction des caractéristiques particulières de telle initiation, des champs de conscience spécifiques développent une intelligibilité et des colorations émotionnelles très spéciales, pour le moins qu'on puisse dire. A chaque moment initiatique correspond un certain état « d'ivresse » définissant d'une certaine manière la na-

ture des termes noués avec les esprits, les génies, les dieux, etc.

Platon décrit quatre sortes d'ivresses divines. Il nomme quatre délires bénéfiques qui suscitent les états de conscience les plus célestes : le délire de l'amour suscité par Aphrodite et Eros, le délire du devin que patronne Apollon, le délire de l'artiste poète lié aux Muses, le délire des initiés faisant référence à Dionysos. A ces quatre ivresses décrites par Platon, nous avons ajouté le délire du héros lié à Arès.

« Chaque âme a son Dieu... chaque Dieu est chef d'un chœur d'âmes qui en sont les choreutes ».

En cela consiste l'initiation : se diriger vers son cœur, vers l'espace de son ivresse spécifique, aller à la rencontre de son *daïmon* qui siège au centre de l'âme, cet organe subtil. Le retour au centre de son cœur coïncide avec le retour au centre de soi-même, à l'espace ami d'une nouvelle vision ; là est changée en un pur miroir, en une « transparence spirituelle, la donnée physique imposée aux sens ».

Arrivé au centre par des itinéraires différents, par des ivresses diversifiées, par des initiations graduelles, l'homme s'unifie et change de plan : il devient l'homme parfait, l'homme primordial du soufisme, l'homme véritable du taoïsme, etc. Chacune des fonctions, exaltée par l'initiation, s'épanouit telle une voie particulière partant de la circonférence (terre) en direction du centre (ciel). Tout au long du chemin initiatique, « médiateur entre le ciel et la terre », l'individu développe toutes les possibilités de sa nature tri-fonctionnelle et de « l'état humain envisagé dans son intégralité ». Par exemple, en réalisant l'état de chevalier à la perfection, l'initié se réalise dans une complétude rassemblant toutes les fonctions. Comment ? Si la voie choisie est, au départ, nettement différenciée par rapport aux autres voies, il est évident que plus cette première quitte la circonférence et se rapproche du centre, plus également l'écart entre ses consœurs s'amenuise. C'est-à-dire que chaque voie (paysan, chevalier, magicien), en se rapprochant au fil de l'itinéraire initiatique, comme se rapprochent les rayons convergeant vers le centre, accroît ses rapports avec les autres. Finalement, la voie d'élection se condense au terme (au centre) en toutes les autres, ce centre devenant la base d'une « nouvelle hérédité spirituelle », une synthèse fonctionnelle, en même temps centre d'un plan (paradis terrestre de Dante) et axe vertical traversant tous les mondes. A partir de là où se réalise l'homme complet (l'individualité humaine), l'initié peut s'engager sur cet axe vertical (le ciel) le conduisant à la réalisation d'états supra-individuels de moins en moins conditionnés, jusqu'au terme inconditionné, désigné, par les différentes traditions, comme

« le salut », « la délivrance finale », « l'identité suprême », etc. Ici, l'initié atteint le paradis céleste de Dante, c'est « l'homme universel » du soufisme, « l'homme transcendant » du taoïsme, « le réalisé » du bouddhisme.

Les rites de passage

Les rites initiatiques réfèrent à « la transmutation d'un destin » ou à l'assomption d'une destinée : devenir ce que tu es, être soi ou ne pas être, etc. Ils sont également des charmes, des liturgies incantatoires, des drames répétant le drame temporel et sacré du « Temps maîtrisé par le rythme de la répétition ». Les initiations traditionnelles, les rites de passage sont liés aux articulations existentielles les plus significatives pour l'homme telles la naissance, l'enfance, l'adolescence et la puberté, le mariage, la vieillesse et la mort, les rapports entre le visible et l'invisible, le profane et le sacré, etc. Il est bien évident que, dans la pédagogie initiatique vécue aux Foyers, les rites de passage n'ont pas la prétention de réaliser les « grands mystères » mais de permettre déjà aux jeunes et aux moins jeunes, une conciliation avec eux-mêmes, une connaissance de soi, bref de pénétrer un peu plus avant dans la profondeur de leur être.

Le passage à travers les différentes épreuves imposées par les rites d'agrégation confère au postulant un nouveau classement dans « une catégorie supérieure » : non seulement passage de la classe des ados à celle des jeunes hommes, mais encore qualification, incomplète certes, de héros ou de champion. Celui-ci reçoit un nom, des ancêtres, un rang, un honneur, bref une âme qui fait centre en lui.

Il ne suffit bien évidemment pas de placer quelqu'un dans la nature, ou dans des conditions extrêmes quelles qu'elles soient, pour qu'il se passe quelque chose ! Cela sera un exploit sportif, sympathique peut-être, positif certainement, mais ce ne sera pas une initiation. Pour que cela soit une initiation, il faut qu'il y ait une histoire, un mythe fondateur, qui soit raconté par « le chef de la tribu » ou par « le chef de la famille » ou par « le maître ». Il faut que ce mythe fondateur soit intégré dans la vision du monde du néophyte. Si l'expérience se passe dans la nature, au cœur d'une « situation difficile », c'est pour que celle-ci catalyse la transformation intellectuelle et spirituelle. Dans la nature en effet, les choses sont plus difficiles et, en présence d'une difficulté, la raison rigide doit lâcher prise et laisser la place à une autre instance. Plus les événements sont rigoureux, plus l'homme s'associe aux éléments naturels – terre, feu, eau, vent – qui le composent et, plus mystérieusement et miraculeusement, en lui se produit une ouverture.

Il faut bien évidemment que quelque chose entre

dans cette ouverture : si l'homme ne reçoit aucun enseignement, rien n'entre par cette porte. Cela met en évidence l'importance de travailler, pendant un long temps, sur le mythe fondateur de la tribu ou de la confrérie : tout un système basé sur une cosmogonie, une anthropologie, une certaine vision du monde.

C'est parce que les Occidentaux ont perdu le contact avec leurs propres mythes, qu'ils en sont arrivés à séparer les disciplines et à perdre toute vision d'ensemble. Par exemple, aujourd'hui dans le domaine institutionnel thérapeutique qui est un domaine spirituel – car je prétends faire de la thérapie spirituelle ou de la spiritualité thérapeutique – on cherche à guérir par les cristaux, ou par la diététique, ou par les couleurs, ou par un art martial... Procéder de la sorte génère quelque chose de schizoïde. En effet, il faut que toutes ces disciplines réfèrent à une vision pilote et que l'individu puisse sinuer le long de ce fil d'Ariane : nous pratiquons soixante-quatre disciplines, mais nous savons qu'aucune n'est capable de guérir par elle-même. Ce qui guérit, c'est Dieu, ce ne sont jamais les disciplines en elles-mêmes. Celles-ci ne deviennent efficaces que parce qu'elles sont greffées sur une idée. Aux Foyers des Rives du Rhône, cette idée trouve son incarnation dans notre itinéraire au désert.



La pédagogie initiatique au désert

Il y a une vingtaine d'années, nous avons découvert le désert. Nous sommes allés une première fois en Algérie, dans le magnifique massif du Hoggar, puis au Maroc, et ensuite en Mauritanie, au Mali... Depuis, notre objectif est de partir en « écuylades » – comme à une certaine époque on partait en « croisades ». Notre mythe fondateur a intégré cette idée d'écuyade et, avec ce thème, nous partons à l'aventure. En effet, si les hommes ne partent pas à l'aventure, ils s'ennuient. Il est essentiel, par conséquent, d'intégrer dans notre âme cette notion d'aventure. Les Romains disaient « Vivre n'est pas important, seul naviguer l'est » : c'est le mythe d'Ulysse, de Jason, c'est l'aventure des explorateurs de l'âme, de ceux qui cheminent à la découverte d'eux-



Table aux panneaux sculptés : chaque symbole évoque une partie du tour de la Méditerranée.

mêmes.

Nous avons donc décidé de faire le tour de la Méditerranée à pied en partant de la Suisse, en empruntant les chemins de Compostelle, en descendant jusqu'à Gibraltar, puis dans les déserts d'Afrique du Nord que nous avons peu à peu traversés, cela sur plusieurs années. Nous sommes actuellement à la frontière est de la Lybie. Nous traverserons ensuite l'Égypte et nous remonterons de Jérusalem jusqu'à Sion, en Suisse, par les chemins de pèlerinage. Nous habitons en effet une ville au nom extraordinaire, au nom biblique ! Or, à Sion, nous avons deux châteaux merveilleux, Valère et Tourbillon, et certains historiens disent que le Graal aurait terminé sa course dans la chapelle de Valère... A partir de cette matière initiatique de notre histoire locale, notre aventure fondatrice ne pouvait que s'exalter avec cette idée d'aller chercher le Graal, au cours de ce long périple, puis de revenir à Sion où, en fait, il se trouve déjà. En réalité, c'est à travers une marche tissée à l'extérieur et à l'intérieur que chacun découvre ce qu'est pour lui le Graal et comprend que, finalement, il était déjà là, en son cœur, dès le départ. Notre quête initiatique, notre mythe fondateur – et c'en est un parmi d'autres possibles – consiste donc en cette marche sur le pourtour méditerranéen, bordé de stèles et de mémoires revivifiantes.

Pour chaque portion de désert traversée, les résidents ont sculpté les panneaux d'une table, chargés de symboles en relation avec le parcours. Ces symboles sont imaginés et dessinés puis sculptés par les artistes. Les chants du chœur font référence aux tonalités de l'itinéraire. Toute une histoire est racontée sur le chemin effectué et vient immortaliser ou incarner ce que l'on

appelle l'œuvre. Tout l'esprit des jeunes, le temps passé par eux dans nos foyers, est habité, qu'ils le veuillent ou non, par ce mythe fondateur. Ils sont en permanence dans l'histoire, dans l'œuvre. Chacun comprend à sa mesure mais, au fil des étapes, intègre et conceptualise de mieux en mieux tout ce qui se passe pour lui. Ce qui est fait là, c'est ce qui, en fait, ne se passe plus dans nos familles, où les parents ne racontent plus le mythe des ancêtres, ce qui fait que le mythe fondateur ne peut plus être vécu. Or tout cela fait partie de l'initiation, tout comme la part nécessaire de l'enseignement dont j'ai parlé et qui devrait être transmis par les parents dès le plus jeune âge, car plus on attend et plus l'imprégnation est difficile.

Gursdorf affirme que : « la vérité du mythe est attestée par l'impression globale d'engagement qu'il produit en nous... la vérité du mythe nous réintègre dans la totalité, en vertu d'une reconnaissance ontologique ». L'aventure demeure vide de sens et se réduit à une action aveugle si elle ne réfère pas à l'histoire mythique du système dans lequel elle a lieu (famille, clan, tribu, institution, société, etc.). Bref, la fonction fantastique et « l'imaginal » – avec leur charge d'archétypes esthétiques, religieux et sociaux – sont nécessaires pour orienter (donner un sens à) l'action et faire en sorte que, justement, celle-ci devienne une aventure, un processus de transformation. Avec le mythe, nous sommes d'emblée liés à quelque chose de symbolique, le symbole n'étant rien d'autre qu'une sorte de pont qui s'établit entre le visible et l'invisible, le premier étant le monde du « moi », le second celui du « soi ». Pont également entre ce que l'on désigne comme extérieur et intérieur, sans se douter un seul instant que « la réalité » est un tissage de dedans et de dehors et que les événements extérieurs sont homologues aux événements intérieurs. Finalement, il n'y a rien dans le monde visible en tant qu'objets, paroles, actions, mouvements, qui ne soit doublé, dans le monde invisible, par son modèle archétype, producteur de sens. L'aventure initiatique inhérente au processus de « se connaître » libère un nouveau regard : celui qui transfigure l'événement quotidien et le ramène à son sens véritable, à son Ange, comme l'affirme le mazdéisme.

L'aventure, au sens plénier, est une initiation susceptible de dresser « l'homme debout » en attente en chacun de nous. Cette naissance est capitale pour l'individu car, à partir de cette aurore nouvelle, s'illuminent progressivement la signification et la finalité d'une existence.

Ce tour de la Méditerranée, parce que cet endroit est aussi celui de nos racines, est une reconnaissance symbolique de la mer et de la Mère. Tout ce travail symbo-

lique est fait en même temps que nous cheminons. Quand nous faisons des milliers de kilomètres avec une telle idée en tête, celle-ci prend une force magnétique décuplée du fait même qu'elle passe par les pieds : c'est toute la différence d'avec le divan du psychanalyste ! Cela passe par les pieds, par la faim, par les maladies dans le désert, par la chaleur, par l'ennui pour certains – le tissage de nos pas durant cinquante jours ! Il faut bien traverser tout cela !

Puissance du désert

L'initiation nous conduit au cœur de l'être. Avant d'y arriver, il y a des « voiles » successifs à traverser, des illusions progressives à dissiper. Un premier voile à écarter, dans cette descente vers le centre de nous-même, consiste à contrôler l'impérialisme du mental qui, finalement, n'est que l'énergie la plus en surface de notre être. En pénétrant vers notre centre, nous rencontrons un deuxième voile responsable de la couche affective avec ses sentiments, ses émotions grouillantes conditionnant, de manière tyrannique, nos comportements, nos paroles et nos pensées. Le voile des sensations physiques constitue la troisième strate à franchir : c'est celle des forces intestines, incontrôlées, sources de nos peurs viscérales et de nos angoisses irraisonnées. Là siègent les « résistances » de tout ce qui nous empêche « d'aller plus loin », de grandir, les gardiens de nos limites, de nos incompétences, de notre croyance en notre incapacité à l'auto-dépassement : « tu ne peux pas, tu ne dois pas, c'est trop difficile, c'est trop loin, etc. »

Le désert a des vertus extraordinaires qui nous aident de façon très substantielle lorsque nous entreprenons cette descente initiatique à travers nos voiles ou nos consciences modifiées.

Tout d'abord, il nous fait faire l'expérience de l'espace

et celui-ci est notre ami. Si le temps nous achemine vers la mort, l'espace nous conduit à l'éternité. Le temps qui coule, comme l'eau noire, clepsydre définitive et « épiphanie du malheur du temps », est la figure de l'irrévocable : tout ce qui vient à naître vient à mourir ! C'est la raison pour laquelle la racine de toute angoisse s'origine à l'angoisse du temps. Celui-ci est néfaste et mortel. Or le temps schizomorphe, qui découpe la réalité en « secondes et en plans », est une sécrétion du mental... le premier voile. Pour pénétrer dans l'espace, il faut donc traverser le temps (châtrer à son tour Kronos) . Dit plus simplement, le temps objective et sépare ce qui est uni. Cette idée de séparation, engendrée par un psychisme intoxiqué par le temps, est ce que l'on peut appeler « l'illusion ». Notre perception, notre sensibilité générale découpe la réalité matérielle en portions illusoire.

Or, on le sait, la matière du réel est libre. Il n'y a rien « de plus plastique et de plus souple au monde que la matière ». C'est simplement notre regard, ou un certain état de conscience conditionné, un voile que nous n'avons pas encore franchi, qui fige la matière, qui fige le monde que nous percevons en choses, et ces choses en objets. Nous mentalisons tout. Tout est perçu comme un objet avec ce regard spécial, comme quelque chose d'à part, de différent de lui-même. La conséquence est que nous ne sommes jamais dans les choses, donc dans le monde, dans nous-même... nous ne co-naissons ni le monde ni nous-même, puisque nous sommes en dehors... dans le regard spécial... dans l'idée que nous nous faisons de ceci ou de cela.

Le désert est notre ami parce qu'il « désobjective », parce qu'il unit, parce qu'il symbolise. C'est un vide *a priori* où il n'y a pas engorgement d'objets, où l'espace n'a pas encore été arpenté, quadrillé par la géométrie du temps. Sa matière est naturellement souple et sa

Le Chœur.
L'enseigneur du jour
lance le débat :
" Quoi de neuf ? "...



plasticité se prête à merveille aux pérégrinations « sympathiques », à une progressive syntonie cosmologique, à cet enlèvement à l'intérieur de nous-même où nous apprenons peu à peu à désapprendre notre peur.

« Chose inouïe, c'est au-dedans de soi qu'il faut regarder le dehors. Le profond miroir sombre est au fond de l'homme. Là est le clair obscur terrible... c'est plus que l'image, c'est le simulacre, et dans le simulacre il y a du spectre... En nous penchant sur ce puits... nous y apercevons à une distance d'abîme, dans un cercle étroit le monde immense » (V. Hugo).

Dans la nature, entouré d'animaux, d'arbres, de pierres, l'homme objective et ne voit plus de la lumière originelle que ses reflets (ses voiles, ses fixations) dans les différents étages de la réalité.

L'animal est le reflet de l'homme, la fleur est le reflet de l'animal, la pierre est le reflet de la fleur... L'univers entier est une succession de reflets agissant comme des miroirs pour capter la lumière qui lui vient du plan supérieur. Chez les soufis, cela s'appelle la théophanie, cette émanation d'une lumière originelle, d'une énergie principe qui, finalement, au plan inférieur, devient compacte, matière, parce que l'énergie s'est ralentie. Cependant, dans cette énergie la plus ralentie, la pierre, il y a le Un dans sa dimension potentielle. C'est pour cela que, telle la puissance atomique, libérer la puissance de la pierre donne une puissance si terrible.

Il y a donc cette descente de la lumière vers la matière et cette remontée possible de la matière vers la lumière. Les animaux, par exemple, ne sont pas autre chose que la projection de nos pensées et de nos états d'âme. Lors de la descente initiatique à travers nos voiles, les « concepts » ne suffisent plus à traduire les paysages et les scènes entrevues. L'itinéraire à travers nos pensées, nos émotions, nos sensations ne peut plus être décrit de manière abstraite. L'initié fait l'expérience de manifestations qui se donnent sous forme de symboles animaux, floraux, minéraux, qui s'assemblent en récit à la manière des mythes, fulgurants, images incendiées d'où surgissent les archétypes et les forces auxquelles notre être s'origine. Certaines initia-

tions sont des descentes dans le règne animal. Chez les Grecs, cela s'appelait la descente dans l'Hadès – lieu où l'homme visite ses forces constitutives en descendant de cercle en cercle. En dominant une certaine entité d'un certain cercle, on domine une certaine entité d'un autre cercle. Dans le Cosmos, les cercles sont tous en rapport. La maladie, de ce point de vue, n'est rien d'autre que la rupture d'un pont entre les cercles, entre les états de conscience qui leur correspondent.

Dans le désert donc, et par rapport à cette objectivation du monde, l'homme se trouve, et cela va l'aider, dans un espace sans objet, au sens large. De plus, tous les résidus de la société de consommation sont également évacués. Plongé dans cette ambiance, il va rapidement sentir un vide désarçonnant. Nous le constatons lorsque nous comparons les jeunes qui commencent une thérapie à ceux qui sont déjà allés dans le désert et y trouvent de plus en plus de sens et de joie. Au départ, ils sont désorientés, beaucoup sont angoissés : comment contenir ce silence, ce vide ? Cela dure plusieurs jours puis ils rentrent dans une sorte de monde non-objectivé qui leur permet de faire un grand travail par rapport, précisément, à cet encombrement des objets.

Un deuxième avantage du désert est qu'il plonge les jeunes dans un espace que j'appelle « cardio-gnostique », c'est-à-dire un espace dans lequel peut se développer la connaissance du cœur. Le cœur est une notion capitale. Les soufis appellent *himma*, « la puissance du cœur ». Ce n'est pas une puissance individuelle, égocentrique puisqu'elle se trouve justement au centre – centre de soi-même mais aussi du monde. C'est une puissance qui correspond chez nous à ce que nous appelons les charismes. Les soufis disent que cette puissance permet à celui qui la détient de faire advenir à l'extérieur ce qu'il pense à l'intérieur grâce précisément à cette corrélation entre le monde « intérieur » et le monde « extérieur ». Tout homme serait capable de cela sans les voiles, les empêchements, les écrans qu'il

a interposés entre lui et la réalité : le soleil est toujours dans le ciel, quand bien même il y a des nuages, mais nous l'oublions. La puissance du cœur est là aussi, tout le



Seul,
face au monde,
face à lui-même.



temps, mais elle implique un travail ascétique – des exercices au niveau de la conscience, pour dégager les nuages. Les exercices – l'ascèse – ont pour but de ne plus subir ce que nous faisons et d'être présent, conscient, acteur de tous les actes que nous posons. C'est dans cette présence que fulgure, de manière miraculeuse, cette fonction cardio-gnostique. Les jeunes découvrent dans le désert cette nouvelle fonction qui s'appelle le cœur.

Cette fonction leur permet d'entrer dans le monde imaginal (à ne pas confondre avec l'imaginaire). Ce monde est celui des archétypes – formes sans matière – sorte de banque de données du sens qui via le cerveau et via les sens vient informer la matière « extérieure ». C'est le cœur qui reflète, comme une sorte de miroir, ces archétypes du monde imaginal. Pour qu'il puisse le faire, il faut qu'il soit limpide – ce qui implique tout un travail sur les facultés, dont la volonté, la mémoire, la rationalisation, l'émotion et la sensation – première phase de la purification. Purifié, le cœur peut illuminer, c'est-à-dire mettre en contact avec ces archétypes de l'invisible qui permettent à l'homme d'informer sa réalité. Car c'est de l'invisible que le sens vient jusqu'à nous. La science ne l'ignore point (sans en tirer les conséquences épistémologiques) lorsqu'elle affirme que notre réalité visible est immergée dans une autre réalité « la matière sombre » qui constitue la plus grande partie de la masse de l'univers. Il est incroyable d'imaginer que ce que nous prétendons être le réel et qui conditionne toute notre existence ne représente que 5 % de la matière existante ! Qu'en est-il de ces 95 % représentés par la matière invisible ?

Dans la cosmologie zervanite, chaque événement



Rituel de l'archer dans le désert.

sensible fait référence à un événement invisible. Ainsi chaque phénomène, chaque chose apparaît sous un double aspect : celui de *mênok* et celui de *gêtik*. Il y a une réalité visible : il y a donc aussi une réalité qui est invisible. « Le travail » spirituel consiste à traverser le miroir pour unifier les deux aspects de la même réalité.

Dans le désert, il y a cette grande merveille, l'opportunité de découvrir, ou d'améliorer, la connaissance de son cœur, de son or intérieur, de sa véritable personnalité – qu'on pourrait appeler le Soi par rapport au moi. « Soi », « ange », « maître intérieur » : on peut lui donner le nom avec lequel on se sent à l'aise. Ce « maître intérieur » est, en fin de compte, ce que chacun devrait devenir, sa propre perfection. Personne n'est autre chose, dans son état actuel, qu'une esquisse de cet « ange ». Chez les Romains, cet « ange » s'appelait Victoria – la victoire. J'ai toujours aimé ce tableau de Roland, dans la *Légende des Siècles*, où, lors de son dernier combat, on le voit sur un champ de bataille jonché de morts, seul face à l'adversaire. Il lève son glaive, il est dans ce mo-

ment héroïque où il a dépassé sa propre peur. Il sait qu'il va mourir, mais cela n'a pas d'importance. Il « navigue » – pour faire référence à ce que j'ai évoqué plus haut. Derrière lui, apparaît la forme de son ange qui s'élève, dans la même posture, levant lui aussi le glaive. C'est un tableau extraordinaire. Chacun a en lui un ange qui attend que cet homme couché se lève.

Pédagogie du désert

Concrètement, dans le désert, je raconte une histoire – synthèse élaborée à partir d'un conte spirituel, d'une quête dans la tonalité des Chevaliers de la Table ronde. Chaque jour, à partir de ce qui est raconté dans l'ambiance particulière du désert, les jeunes écrivent leur propre récit initiatique en gardant pour fil rouge le conte archétype. En effet, l'écriture d'un autre ne suffit pas : notre écriture est rationnelle et analytique et ne peut pas faire sortir l'ange. Avec elle, l'homme n'arrive pas à se dire, elle est trop limitée. Il faut une écriture libre, poétique et un travail personnel.

Il se passe alors des choses extraordinaires : nous sommes face à des jeunes qui ont quitté l'école, qui ont d'importantes lacunes scolaires, qui ne savent pas écrire correctement en français, et dès qu'ils pratiquent cette écriture, ce sont des génies. Ils se mettent à écrire des passages d'une extrême beauté dans le style des Chevaliers de la Table ronde. Tous les soirs, nous vivons un rituel : dans une ambiance très belle, face au feu, au désert, au ciel étoilé, aux éléments, nous revêtons nos capes de chevalier, nous tirons à l'arc – comme nous le faisons tous les jours aux Foyers – et nous lisons ces textes. Au bout de quelque temps, les jeunes rentrent dans leur propre histoire, celle-ci les subjugué et, le voyage se poursuivant, ils trouvent leur nom : leur vrai nom d'écuyer. De retour aux Foyers, ils veulent garder ce nouveau nom : ils sont devenus, en quelque sorte, un homme nouveau.

Ce voyage, comme je l'ai dit, dure une cinquantaine de jours. Lorsque nous revenons, les jeunes passent des épreuves à l'issue desquelles ils sont officiellement nommés écuyers. Cela crée une sorte de synergie dans la maison : il y a ceux qui sont écuyers et ceux qui ne le sont pas et, je dois le reconnaître, ceux qui sont écuyers font un travail extraordinaire. Bien qu'ils soient en minorité pour l'instant, ce sont eux qui stimulent les Foyers. Au début, ils suscitaient beaucoup de jalousie chez les autres ; maintenant, ils suscitent l'admiration et presque tout le monde désire devenir un jour écuyer. C'est intéressant. Cela signifie que ces jeunes veulent faire ce long trajet par eux-mêmes et pour eux-mêmes. Nous nous réunissons tous les jeudis, parce qu'ils continuent à écrire leur propre histoire : nous nous lisons les uns

aux autres ce qui a été vécu pendant la semaine. Chez nous, en Occident, je ne pense pas que nous pourrions faire tout ce cheminement sans l'aventure du désert.

Le désert a une connotation symbolique énorme parce qu'on s'y trouve dans la minéralité la plus extrême, dans la dimension la plus rude mais aussi la plus énergétiquement chargée. Il n'y a que la pierre ; c'est dans cette pierre que l'énergie originelle s'est enfermée et c'est là qu'elle est dans sa puissance potentielle la plus grande. Quand vous marchez sur cette pure potentialité, des vibrations passent et vous travaillent bien plus que dans tout autre endroit, même naturels, comme une forêt ou la montagne. Celles-ci sont encore trop « protégées » par de la végétation, et se présentent elles-mêmes comme des « objets » pour l'esprit : cela fait perdre de la force par rapport à la nudité du désert. Le désert offre toute la symbolique du dénudement. L'homme initiatique doit toujours se mettre à nu, c'est dans toutes les mythologies : Isis, Mithra, Ulysse, Adam et Eve... à un moment du mythe, se retrouvent nus. C'est un passage obligatoire. Le désert place dans cet espace nu et, par le jeu des correspondances extérieures/intérieures dont j'ai parlé, facilite ce nécessaire dénudement intérieur.

On en arrive alors à ces expériences de « basse tension » où la réalité se transforme en un espace de communion, où la conscience successivelle du mental « n'enchaîne plus les percepts en un continuum temporel », permettant ainsi à notre ami l'espace, de s'établir dans notre cœur. Ce qui crée une pacification et une unité : dans ce grand large, où enfin l'on respire à l'aise, advient, comme par enchantement, ce qu'on appelle le sens. Non pas le sens « social » référé à un système de valeurs conditionnées, mais un sens individualisé comme une nouvelle liberté.

Pour aller plus loin

Les personnes intéressées par l'enseignement à la pédagogie initiatique peuvent s'adresser au :

Domaine de la Gîte

Emmanuelle Métrailler ou Sophie Largo

CH - 1907 Saxon

tél. 0041 27 744 14 55 - slargo@bluewin.ch

A noter la sortie en dvd, le 27/10/2008, du film de Tristan Albrecht *La Caravane de Sel*. Treize jeunes marchent de Tombouctou (mali) à Tamanrasset (Algérie) pour combattre leurs anciens démons : toxicomanie et dépendance.

DedAl films - 5 rue Gobet - CH 3960 Sierre

info@dedalfilms.com - www.dedalfilms.com